

MONTMARTRE

« Papa était chercheur d'eau, celui-là est chercheur d'or. Il n'aura peut-être pas plus de chance, mais en tout cas, il cherche quelque chose - Marcel Pagnol. »

Je m'en souviens comme si c'était hier. L'instituteur avait écrit cette phrase au tableau et avait commencé à interroger ceux de mes camarades du premier rang, les meilleurs élèves de la classe, les chouchous, des fils de médecins et de notaires. Moi, je n'avais ni les capacités intellectuelles ni le rang social pour rivaliser avec eux.

Mon père à moi n'était pas orpailleur. Non, ce qu'il était venu chercher ici avait bien plus de valeur que le précieux métal jaune.

Mes parents étaient analphabètes et chez nous, dès que nous étions rentrés à la maison et que la porte palière de notre appartement était fermée, la langue française, supplantée par leur langue maternelle, ne faisait que d'intermittentes apparitions à la faveur de mots qui n'existaient pas dans leur dialecte ou qui étaient plus pratiques à prononcer pour nous. Nous, les six enfants d'une famille d'immigrés, qui vivions notre double vie dans une sorte de schizophrénie dont nos parents étaient à mille lieux de se douter.

Au fond de la salle, je partageais mon bureau d'écolier avec Rémi, un fils de boulanger qui m'aimait bien. M. Douziech, le maître d'école, s'aventurait rarement de ce côté-ci de la classe, ayant trop à faire avec les fils de notables, gâtés, pourris, souvent indisciplinés et parfois même irrespectueux.

Pour une raison inexplicquée, il me revient à l'esprit un chant que nous entonnions à tue-tête dans le bus, lors de nos sorties scolaires à Pichauris ou ailleurs. Les sorties scolaires... Aux yeux de mon père c'était autant de temps d'apprentissage de perdu. Mon père était ouvrier dans le bâtiment et il ne voulait surtout pas que ses enfants finissent comme lui. Il nous prévoyait un destin nettement meilleur et il avait placé en moi, en tant que fils aîné, tous ses espoirs dans la réalisation de cet objectif. Au bout d'un quart d'heure de route les chouchous commençaient à scander cette drôle de ritournelle dont le refrain faisait :

*Et je cherche fortune tout le long du chemin, et du chemin,
Et au clair de la lune à Montmartre le soir...*

Je ne connaissais rien de Montmartre et je répétais les paroles en tapant du pied et en cadence pour faire comme les autres, pour me fondre dans la masse. Pour ne surtout pas dénoter, pour faire oublier mon nom et là d'où je venais, au moins du lundi au vendredi. Les soirs et le reste de la semaine étaient bien assez longs pour retrouver le vocabulaire, les traditions et les coutumes du village que nos parents avaient quitté, sacrifiant tout pour immigrer en Europe à la recherche d'une vie meilleure pour leurs enfants. Pour eux, le chemin avait été effectivement long et la lune pas toujours pleine et claire.

Bien évidemment, mes parents non plus ne connaissaient pas Montmartre, et Paris encore moins. Quand j'ai touché mon premier salaire je leur ai payé un voyage à la capitale où, après un inévitable crochet par le magasin Tati du boulevard Barbès, je les ai traînés à pied depuis la station de métro de la place des Abbesses jusqu'au sommet de la butte flanquée d'un double funiculaire. Je crois que la visite du magasin à bas prix les a plus émerveillés que la vue que l'on a sur Paris depuis la basilique du Sacré-Cœur.

C'était ça la vraie fortune pour eux : ramener au pays, chaque année au mois d'août, des tas de fripes et de cadeaux pour démontrer à tous qu'ils avaient trouvé ce qu'ils étaient venus chercher dans cette contrée lointaine dont ils n'arriveraient jamais à déchiffrer un article dans le journal ou à comprendre un reportage à la radio.

A l'âge où j'ai commencé à savoir lire et écrire à peu près correctement, il me revint de plein droit la tâche de rédiger pour le compte de la famille les lettres de requête et les demandes de remboursement à destination des impôts, de la sécurité sociale et de la caisse d'allocation familiale. Je me souviens que je devais transcrire exactement ce que mon père me dictait. A l'âge de huit ans, je ne me rendais pas compte que de faire figurer "Je passe le bonjour à tous, grands et petits" au bas de ce genre de missives pouvait étonner, énerver et peut-être attendrir les agents de l'administration. A la fin de la dictée, il me demandait de relire scrupuleusement la lettre et si une de ses singulières formules de politesse avait été oubliée, mon père me faisait tout recommencer. Ce n'est qu'à l'adolescence que j'ai commencé à utiliser à son insu les formules de salutation d'usage. A la relecture, je lui faisais alors croire que toutes ses suppliques, arguments futiles et naïfs et salutations maladroitement avait été consignés au mot près.

Dans le dialecte nord-africain que nous parlions à la maison il y a un mot qui se prononce *fèrtuna*. Une probable réminiscence de la période du protectorat italien. Ce mot ne veut pas dire richesse mais chance, bonne fortune.

Avant de nous laisser partir, le maître avait écrit au tableau le sujet de la rédaction que nous devions préparer pour le lundi suivant. « Sujet au choix ». J'ai raconté la traversée de la Méditerranée à bord du navire qui nous avait amenés pour la première fois en France. Une tempête imprévisible avait transformé notre voyage en cauchemar. J'ai décrit, avec mes mots maladroitement et mon sens approximatif de l'orthographe, comment j'avais entendu le cargo gémir toute la nuit au rythme des vagues qui venaient frapper sa coque avec fureur, les passagers qui vomissaient, les enfants qui pleuraient et l'eau qui reflétait des toilettes.

Le jour où il a rendu les devoirs, le maître m'a demandé de lire mon texte devant toute la classe. Je le fis, rouge de honte, la voix chevrotante et tellement gêné d'avoir trente-cinq paires d'yeux braquées sur moi.

J'étais trop petit pour le comprendre, mais cette horrible traversée avait été le véritable point de départ de notre recherche de la bonne fortune. En le mettant en lumière devant la classe entière, M. Douziech, lui, l'avait probablement compris.

Je me revois le jour où j'ai accompagné mes parents dans le bureau de l'office HLM un an à peine après notre arrivée en France. On m'avait mis debout sur une chaise pour que l'employée puisse voir mon visage pendant que je traduisais leur demande maladroitement argumentée pour obtenir un appartement dans un cité à La Rose. Jusque-là nous avions été logés dans un lugubre garage sous le village d'Allauch avec un vieux robinet pour tout sanitaire et de simples matelas jetés au sol en guise de lits.

En réalité la bonne fortune s'offrait à nous, tous les jours, sans que nous ne nous en rendions compte.

Elle était là, lors des après-midis qu'avec Rémi nous passions au bord des gours du chemin des Mille Ecus, à pêcher la carpe ou à piéger les grillons. Elle résidait dans le sourire des bénévoles du Secours Catholique, le plus souvent des femmes, qui nous ouvraient grand leurs portes sans se soucier de questions d'origine ou de religion. Elle était là, aussi, dans la conscience de nos instituteurs, de nos éducateurs sportifs et, plus tard, de nos professeurs de lycée et d'université qui nous ont permis d'accéder à l'instruction et au savoir sans jamais nous rejeter, ni nous balancer à la figure le fait que nous étions des étrangers. Elle illuminait le regard de nos voisines d'immeuble avec lesquelles ma mère avait noué de grands liens d'amitié et de solidarité féminine. Elle irradiait dans le sourire de l'assistante sociale vers laquelle nous nous tournions dès que se dressait devant nous un écueil administratif.

Quand je fus admis en classe préparatoire après avoir obtenu mon baccalauréat, ce fut alors à mon tour de partir à la recherche de ma propre bonne fortune. J'étais sans cesse accaparé par les devoirs surveillés et les interrogations orales quotidiennes auxquelles je me présentais pétrifié et incapable d'articuler plus de deux phrases consécutives. La ritournelle sur Montmartre et les délices de l'enfance s'étaient totalement évaporés. J'ai pleuré dans la cuisine quand j'ai raté le concours la première fois. La colline de Montmartre était trop haute, la honte d'avoir échoué trop grande. Mon père ne m'a jamais montré à quel point il avait ressenti mon échec comme étant le sien.

La bonne fortune n'était pas pour des gens comme nous. Nous ne la méritions pas.

Mais la porte de l'ascenseur social était restée entr'ouverte et je réussis à m'y faufiler l'année suivante.

Une quinzaine d'années plus tard, un dimanche après-midi, avec ma femme et mes enfants, nous faisons une promenade dans les collines autour du Logis-Neuf où nous avons pu sans difficulté acheter une maison malgré le prix exorbitant de l'immobilier.

Nous avons croisé un groupe de scouts qui beuglaient le fameux refrain.

Je me suis arrêté à leur passage. Tout m'est revenu. Le Ville de Marseille, M. Douziech, le garage, notre HLM, les lettres pour la sécurité sociale, nos levers à 6 heures, le dimanche, transis de froid, pour ne pas rater une matinée de pêche, le voyage à Paris que j'avais offert à mes parents, Montmartre, Tati, tout.

Mes parents avaient sacrifié leur vie pour leurs enfants et moi, ce jour-là, j'avais compris qu'ils pouvaient être fiers de dire que cela n'avait pas été en vain.

La fortune, elle ne se trouve pas en haut d'une colline, ni à Montmartre, ni ailleurs. La fortune, elle est là, en nous, façonnée par les années de notre enfance et les bonnes âmes qui ont virevolté autour.

Mes parents avaient traversé les mers pour aller chercher fortune ailleurs.

Moi, j'avais trouvé ici la bonne fortune. *La fèrtuna.*